Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

11 | 2013

Présent (1)

Histoire@numérique, « *Resistance is futile* »

Philippe Rygiel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/298>

DOI : 10.4000/elh.298

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2013

Pagination : 69-74

ISBN : 978-2-35698-058-8

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Philippe Rygiel, « Histoire@numérique, « *Resistance is futile* » », *Écrire l'histoire* [En ligne], 11 | 2013, mis en ligne le 15 mai 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/298> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.298>

Tous droits réservés

Histoire@numérique, « *Resistance is futile* »

L'HISTOIRE QUE NOUS VIVONS, comme celle que nous écrivons, est aujourd'hui prise dans un environnement numérique, celui des machines interconnectées permettant le traitement automatique de volumes considérables d'informations. Ce constat – et ses conséquences pour la pratique historique – s'entend de plusieurs façons. La plupart des activités humaines contemporaines ne peuvent plus être comprises ni même se produire hors de ce cadre. C'est vrai de la sphère du travail¹ comme de celle de l'économie ou de la culture². Or si ces phénomènes se sont amplifiés considérablement ces dernières années, les technologies sur lesquelles ils se fondent sont au cœur du fonctionnement de beaucoup de grandes entreprises,

mais aussi des grands systèmes militaro-industriels depuis plusieurs décennies³. Toute histoire du très contemporain comporte une dimension numérique, c'est-à-dire qu'elle renvoie à une histoire de très longue durée. En effet, en tant que mise en signes du monde, le langage numérique s'inscrit dans une histoire des systèmes d'écriture. Il a pour condition de possibilités aussi bien la pensée leibnizienne que l'alphabet complet élaboré pour la première fois par les Athéniens⁴. Replacer le numérique dans le temps long, sans se cantonner à une histoire de l'informatique, de ses réseaux ou des contenus – par ailleurs nécessaire et en cours de structuration⁵ – est un chantier ouvert de l'histoire d'aujourd'hui.

Philippe Rygiel, Centre d'histoire sociale du xx^e siècle (Université Paris-I/CNRS, UMR 8058); Équipe Réseaux, Savoirs et Territoires (ENS).

1. Christina Garsten, Helena Wulff (dir.), *New Technologies at Work. People, screens and social virtuality*, Oxford, Berg, 2003.
2. Franck Rebillard, *Le Web 2.0 en perspective. Une analyse socio-économique de l'Internet*, L'Harmattan, 2007.
3. Christophe Lécuyer, *Making Silicon Valley. Innovation and the Growth of High Tech, 1930-1970*, Cambridge, Mit Press, 2007.
4. Clarisse Herrenschmidt, *Les Trois Écritures. Langue, nombre, code*, Gallimard, 2007.
5. Jérôme Bourdon, Valérie Schafer (dir.), « Histoire de l'Internet. L'Internet dans l'histoire », *Le Temps des médias*, n° 18, Nouveau monde, 2012.

De cet usage croisant des réseaux et des machines qui s'y raccordent découle le fait qu'une bonne partie des traces des activités et des interactions humaines prend la forme de données, numériques dès leur origine. Elles se caractérisent par leur hétérogénéité, leur surabondance et leur extrême fragilité. Leur conservation et leur exploitation sont donc de véritables défis techniques, économiques et politiques, auxquels se confrontent, depuis longtemps déjà, les professionnels de la documentation et de l'archive⁶.

Des problématiques similaires se rencontrent en bien d'autres occasions. Nous vivons par exemple une violente crise, à l'échelle du monde occidental, du financement des États. Or, en permettant des économies d'échelle et des transactions en quelques millièmes de seconde, l'environnement numérique constitue l'une des causes de la crise des dettes souveraines.

Ce même environnement favorise le développement de compagnies en situation de monopole ou d'oligopole prenant le contrôle des ressources numériques dont elles entendent ensuite monétiser l'usage. Cela fait en permanence peser de sérieuses menaces sur l'accès à la littérature

scientifique, aux données patrimoniales, voire aux archives de notre temps présent. Aux États-Unis, le directeur d'une entreprise privée a ainsi pu affirmer qu'il était de fait le détenteur de notre mémoire contemporaine⁷.

Le plus surprenant est au fond le désintérêt de la profession historienne, particulièrement en France, pour le développement des mondes numériques.

Ces bouleversements affectent pourtant le métier et les institutions pour lesquelles les historiens travaillent, qui sont depuis longtemps saisies par l'informatique⁸. Les réflexions, anciennes, sur cette problématique se font seulement en des milieux fermés⁹. La multiplication de numéros de revues ou d'ouvrages sur les usages de l'informatique en histoire est très récente¹⁰. L'informatique réseau a la particularité de permettre de générer automatiquement des chaînes de symboles aisément manipulables, transmissibles et reproductibles. Celles-ci peuvent être aussi bien des descriptions de n'importe quel objet du monde physique, du son aux images, en passant par des propriétés physiques enregistrées par des capteurs, que la reproduction de chaînes existantes, quel que soit le support d'ins-

6. Gildas Illien, « Une histoire politique de l'archivage du Web », *Bulletin des bibliothèques de France*, n° 2, 2011, p. 60-68.

7. Roy Rosenzweig, *Clio Wired. The Future of the Past in the Digital Age*, New York, Columbia University Press, 2011, p. 232.

8. Albert Gueissaz, *Les Mondes universitaires et leur informatique. Pratiques de rationalisation*, CNRS, 1999.

9. Les médiévistes furent, en France, particulièrement actifs. Cf. la collection du *Médiéviste et l'ordinateur*.

10. Citons Jean-Philippe Genet, Andrea Zorzi (dir.), *Les Historiens et l'informatique : un métier à réinventer*, actes des 7^{es} ateliers pour l'histoire et l'informatique, Rome, 4-6 déc. 2008, Rome, École française de Rome, 2011 ; et les récents numéros spéciaux de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (n° 58-4 bis, 2001) et du *Temps des médias* (cité *supra*).

cription de celles-ci. C'est alors l'ensemble de ce que l'on peut appeler, après Jack Goody, les technologies de l'intellect qui subissent un bouleversement profond, soit les conditions de production, de manipulation et de transmission de l'écriture et du calcul.

Pour les historiens, qui n'ont jamais beaucoup calculé, et qui se sont longtemps contentés d'un outillage modeste et discret, cela signifie une première confrontation à l'automatisation, à la mécanisation du travail, à la possibilité aussi d'un contrôle direct de celui-ci en son détail. Cette confrontation est synonyme de redéfinition de l'activité historique car elle est métier, c'est-à-dire un système de pratiques, d'acteurs, d'institutions; elle affecte également l'organisation sociale d'une profession.

Nous commençons à connaître certains aspects de ces transformations. Celle qui est le plus souvent mise en évidence est la possibilité, nouvelle, d'accéder immédiatement à de vastes réservoirs de données et d'articles en s'affranchissant, à l'aide de recherches *full-text*, en partie au moins, des logiques de classement des bibliothèques et des archives¹¹.

La possibilité d'une communication immédiate et peu onéreuse entre spécialistes d'un même champ est souvent également soulignée, de même que celle d'une dissémination efficace des produits de l'activité historique par le moyen de la Toile¹². Plus généralement, les transformations de la circulation des informations au sein de la communauté historique ou les gains de productivité offerts par les dispositifs d'enregistrement permettent de limiter la durée du passage en archives¹³. Ces évolutions, si elles sont bien réelles, ne sont pas propres à l'histoire et sont depuis longtemps repérées et étudiées dans des champs parfois proches comme l'économie, le droit ou la gestion¹⁴. C'est également le cas des transformations des conditions d'acquisition, de structuration et de manipulation de la donnée historique par le calcul, plus explorées en d'autres domaines des sciences sociales, mais obéissant à des logiques similaires¹⁵.

L'une des spécificités des débats entre historiens est sans doute la place tôt accordée aux implications de l'introduction de l'informatique pour l'enseignement de l'histoire. Les discussions sur l'intégration des outils numériques dans l'enseignement de l'his-

11. « L'historien face à l'ordre informatique. Classification et histoire », numéro spécial, *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 2, n° 82, 2006.

12. Claude Rosental, « Les travailleurs de la preuve sur Internet. Transformations et permanences du fonctionnement de la recherche », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 134, sept. 2000, p. 37-44.

13. Marin Dacos, Pierre Mounier, « Sciences et société en interaction sur Internet. Éléments pour une histoire de l'édition électronique en sciences humaines et sociales », *Communication et Langages*, n° 159, mars 2009, p. 123-135.

14. Jean-Marie Chevalier, Ivar Ekeland, Marie-Anne Frison-Roche, Michel Kalika (dir.), *Internet et nos fondamentaux*, PUF, 2000.

15. Stéphane Lamassé, Philippe Rygiel, *Nouvelles Frontières de l'historien*, à paraître.

toire ont d'abord eu pour cadre l'enseignement secondaire, avant de toucher les mondes universitaires¹⁶. Ces débats s'inscrivent dans une conjoncture complexe qui mêle généralisation des outils numériques, interventions de groupes industriels en quête de marchés et transformations de la gouvernance d'institutions publiques dont la logique de fonctionnement est proche de celle de firmes privées. Certaines de ces institutions rêvent à voix haute d'utiliser les possibilités technologiques pour se dispenser de l'accueil physique des étudiants et de la gestion des coûteux entrepôts que deviennent les bibliothèques¹⁷.

Nous nous sommes peu demandé cependant jusqu'ici quelle histoire pouvait s'enseigner à l'âge numérique et ce qu'il convenait d'enseigner aux futurs historiens. Les deux questions pourtant se posent. Tout d'abord, il paraît aujourd'hui difficile d'enseigner, dans le secondaire en particulier, une histoire qui ignore les mondes techniques et scientifiques si l'on persiste à penser que cet enseignement offre des clés pour penser le contemporain. Ensuite, certains des exercices proposés et des compétences évaluées doivent être repensés. Un simple automate connecté à Internet – ou un

élève muni d'un smartphone – est aujourd'hui capable de répondre aux questions ouvertes ou aux questionnaires à choix multiple soumis aux étudiants des classes secondaires américaines avec plus de précision et de rapidité que la plupart d'entre eux¹⁸. Faire de la précision factuelle d'un élève privé de ses prothèses numériques un critère d'évaluation ou un objectif est mener une bataille déjà perdue. À l'inverse, dans un monde électronique bruissant de rumeurs, foisonnant d'erreurs, aux formes toujours changeantes, la capacité à repérer, organiser et évaluer l'information délivrée par des documents pour lesquels n'existent ni sémiologie ni diplomatique stabilisées est vitale¹⁹. Il s'agit précisément des compétences traditionnelles de l'historien. Nous sommes appelés à repenser la valeur formatrice des disciplines de culture. Cet état de fait conduit certains auteurs de langue anglaise à plaider pour un nouvel humanisme, forcément numérique²⁰. Cette expression d'« humanisme numérique » a pour l'instant trouvé peu d'écho en France, où l'on évoque plus volontiers la naissance d'une « culture numérique », perçue comme distante des humanités traditionnelles²¹.

16. « Enseignement de l'histoire et informatique, entretien avec Daniel Letouzey », *Le Cartable de Cléo*, n° 3, 2003, p. 190-201;

Gregory S. Brown, « Enseigner l'histoire à l'âge du multimédia », *Cahiers d'histoire*, n°s 96-97, 2005, p. 121-134.

17. John Tiffin, Lalita Rajasingham, *The Global Virtual University*, Londres, RoutledgeFarmer, 2003.

18. Roy Rosenzweig, *op. cit.*

19. Philippe Rygiel, « De quoi le Web est-il l'archive ? », dans Jean-Philippe Genet, Andrea Zorzi. (dir.), *op. cit.*, p. 289-308.

20. Milad Doueïhi, *Pour un humanisme numérique*, Éd. du Seuil (La Librairie du XXI^e siècle), 2011.

21. Gérard Berry, *Pourquoi et comment le monde devient numérique*, Collège de France / Fayard, 2008.

Les contours de ces deux concepts demeurent imprécis: quelle place réserver aux sciences, à l'informatique et aux mathématiques dans la formation du nouvel humaniste? Celui-ci doit-il être d'abord un agile utilisateur de dispositifs dont les logiques lui demeurent étrangères? Doit-il être au contraire, dans l'idéal, un autochtone des mondes numériques en connaissant les langages, condition primordiale de son autonomie dans la civilisation moderne?

Naturellement, les réponses apportées à ces questions ne seraient pas sans conséquences pratiques sur la formation des futurs historiens comme des futurs enseignants.

Ces incertitudes lexicales et conceptuelles ne concernent pas seulement la formation des futurs praticiens de l'histoire ou l'enseignement qu'ils pourront dispenser un jour. Elles invitent à repenser la fonction, traditionnellement médiatrice, qui sera la leur demain. Là encore les débats sont aussi communs à d'autres champs. L'idéologie Internet qui accompagne le déploiement des dispositifs nouveaux est fondamentalement hostile à toute forme de médiation autorisée par un savoir incor-

poré. Les outils déployés, en un mouvement qui n'est pas sans rappeler les transformations du travail ouvrier, permettent d'incorporer en des objets, des machines ou des dispositifs logiciels des compétences et des savoirs détachés du corps des producteurs²². L'une des conséquences en est qu'il n'est plus besoin aujourd'hui d'une intermédiation historique pour avoir accès à de vastes collections de documents primaires, à des objets patrimoniaux, à une multitude de discours sur l'histoire, voire pour produire soi-même un discours historique offert à la curiosité de tous²³. Voisinent ainsi sur le Web des myriades d'histoires parallèles, savantes parfois, populaires souvent, quelquefois solipsistes ou reflétant les vues des tenants d'idéologies minoritaires ou de groupes vaincus²⁴. Cette situation a par exemple pour conséquence l'usage intensif de *Wikipédia* par nos élèves, nos étudiants et le grand public. Cette encyclopédie en ligne – qui ne comporte guère plus d'erreurs que la moyenne des encyclopédies papier – accorde cependant peu de place aux objets et aux approches de l'histoire savante. Cette histoire *online* où se dilue la notion d'auteur, au sein de laquelle se forment des communautés de curiosité, dont le fonctionnement fait

22. Jean-Luc Metzger, « Tic et travail: de l'étude des usages à la critique de l'impératif du changement », dans Julie Denouël, Fabien Granjon (dir.), *Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*, Transvalor / Presses des Mines, 2011, p. 91-125.

23. Léon Robichaud, « L'Histoire, le patrimoine et le public: la diffusion de l'histoire grâce aux inventaires numériques disponibles sur le Web », *Digital Studies / Le champ numérique*, vol. 1, n° 2, 2009.

24. Antonino Criscione, Serge Noiret, Carlo Spagnolo, Stefano Vitali (dir.), *La Storia a(l) tempo di Internet. Indagine sui siti italiani di storia contemporanea (2001-2003)*, Bologne, Pàtron, 2004.

parfois bon marché des réputations acquises ou des positions institutionnelles, est peu fréquentée par les professionnels de l'histoire²⁵.

Elle révèle pourtant un appétit de connaissances autant que la capacité de mobilisation de passionnés capables, grâce au *crowdsourcing*²⁶, de coproduire des objets historiques utiles autant à l'amateur qu'au professionnel, même si leurs logiques d'usage diffèrent²⁷. Face à ce nouveau monde, la communauté historienne se trouve devant un choix. Elle peut assumer de se définir comme un ensemble de clercs retranchés derrière

leurs murs clos produisant une scolastique ne circulant qu'au sein de réseaux d'initiés, certes internationaux, mais cependant restreints. Elle peut aussi choisir d'inventer, sans repères, des formes d'interventions numériques permettant une présence dans une sphère publique en rapide expansion. La difficulté n'est pas tant technique que sociopolitique puisqu'il s'agit pour l'historien de négocier une place à l'intérieur d'un système d'échanges sociaux au sein duquel son espace et son rôle, et plus généralement ceux de l'expert, ne sont pas prédéfinis²⁸.

25. Serge Noiret, « La Digital History : histoire et mémoire à la portée de tous », *Recherche Historique*, vol. 41, n° 1, janv.-avr. 2011, p. 111-148.

26. Soit la création collaborative de contenus par une multitude d'acteurs sans liens institutionnels. Cf. Jeff Howe, « The Rise of crowdsourcing », *Wired*, n° 14/6, juin 2006, <http://www.wired.com/wired/archive/14.06/crowds.html?pg=4&topic=crowds&topic_set=>>, cons. 12 fév. 2013.

27. Patrick Peccatte, « Contenu généré par les utilisateurs : quelle légitimité ? », *Archimag*, tribune ouverte, sept. 2009, <<http://www.archimag.com/article/contenu-g%C3%A9n%C3%A9r%C3%A9-par-les-utilisateurs-quelle-l%C3%A9gitimit%C3%A9>>, cons. 12 fév. 2013.

28. Serge Noiret, « Y a-t-il une histoire numérique 2.0 ? », dans Jean-Philippe Genet, Andrea Zorzi (dir.), *op. cit.*, p. 235-288.